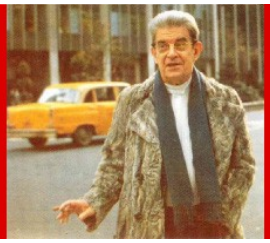
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



n° **742** – Samedi 30 septembre **2017** – 15 h 25 **[GMT + 2]** – **lacanquotidien.fr**

L'autre

EN AVANT

La peur de l'autre, discours ou ségrégation, par Lilia Mahjoub

La peur de l'étranger, par Gil Caroz

LECTURES

Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir ?, par Fouzia Taouzari

La peur de l'autre – discours ou ségrégation

par Lilia Mahjoub

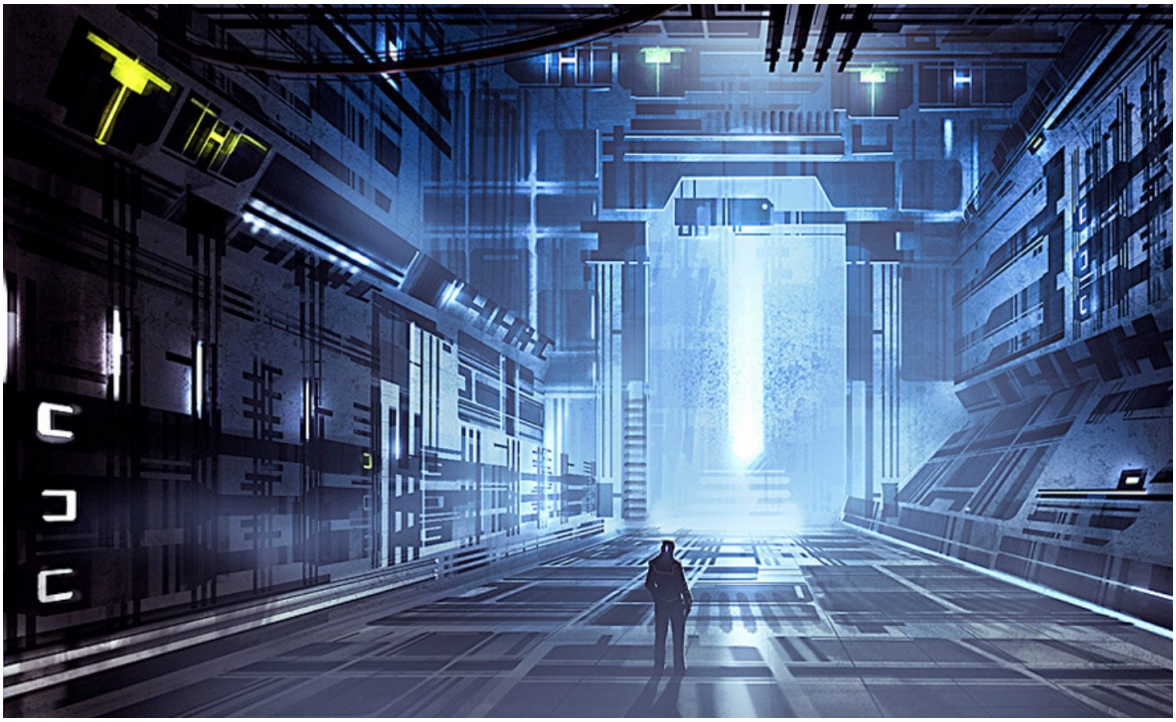
Le titre de ce forum* comporte quatre mots qui font partie des mots utilisés dans le vocabulaire de la psychanalyse, par Freud et Lacan notamment à partir de ce qu'ils ont rencontré dans leur pratique, mais aussi dans le monde de leur époque. On connaît les fameuses pages de Freud de *Malaise dans la civilisation*, quand il interroge la question du lien à l'étranger et notamment si celui-ci mérite son amour, ceci à propos du précepte : « Aime ton prochain comme toi-même » et non « comme il t'aime lui-même » (1). Il y évoque un extrait des *Pensées et propos* de Henri Heine qui dit être « l'être le plus pacifique qui soit » et après avoir fait la liste de ses désirs tels qu'une modeste cabane, un bon lit, une bonne table, de beaux arbres devant sa porte, il ajoute que si le bon Dieu veut le rendre tout à fait heureux, il lui accordera de voir six ou sept de ses ennemis pendus à ces arbres (2). Le ton est ainsi donné, même si cela s'exprime avec ironie. Freud écrira que, eu égard à la méchanceté qui est en chaque homme, qu'en y opposant les lois éthiques supérieures propres à la civilisation et en prônant l'obéissance à celles-ci, on ne fait qu'encourager directement la méchanceté.

Quelle est alors l'antidote, quel est le remède à cette méchanceté, puisque ce n'est pas l'amour, la compassion ou l'obéissance à une loi morale universelle ? Serait-ce avoir un surmoi, c'est-à-dire obéir à une loi non pas extérieure, mais intériorisée ? Ce n'est pas la solution, car les renoncements aux pulsions laissent le désir persister. En d'autres termes, le désir ne peut être dissimulé au surmoi et la méchanceté n'en est que renforcée contre celui qui l'éprouve, contre le moi, en premier lieu, mais également contre l'autre, qui est un autre moi-même, mon semblable.

On sait le développement que fit Freud du surmoi, à partir du père primitif, de ce père qui fait exception chez Lacan et dont le meurtre, assouvissant la haine, instaura la loi pour tous, pour empêcher le retour à l'agression, avec la réapparition de l'amour dans le remords attaché au crime. Freud dira que « ce qui commença par le père s'achève par la masse » (3) et qu'ainsi s'étendit, au niveau de l'humanité, l'éternel conflit entre l'amour et le désir de mort. Je dirai que la scène du monde du XXIe siècle nous confronte, on ne peut plus, à ce conflit qui résonne au niveau de ce qu'on appelle le discours politique.

On peut rappeler aussi l'interrogation que Lacan formulait à propos de l'offrande de Saint-Martin de la moitié de son manteau au mendiant rencontré, à savoir que cet homme mendiait peut-être autre chose qu'un bout d'étoffe : que Saint-Martin le tue ou le baise, par exemple (4). C'est tout le débat entre la bienfaisance et l'amour du prochain : donner à l'autre ce qui fait mon confort, autrement dit confondre mon bien avec celui de l'autre. Ainsi « Mon égoïsme se satisfait fort bien d'un certain altruisme, de celui qui se place au niveau de l'utile », du *primum vivere*, dirai-je, et « c'est probablement le prétexte par quoi j'évite d'aborder le problème du mal que je désire, et que désire mon prochain » (5).

Le désir de l'Autre est traité différemment dans le discours de l'analyste que dans les autres discours ; il va à contre courant de celui des gouvernants, des maîtres qui œuvrent sous un signifiant et qui attisent la peur (à distinguer de l'angoisse) de l'autre, ou qui louent le partage, le secours et l'accueil, toutes sortes de bonnes intentions pour leur bonne conscience.



Lacan avait prédit « une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation » qu'allait entraîner les marchés communs, après avoir mentionné un point d'horreur de l'histoire du XXe siècle. Et c'est, mentionnait-il, « ce qui ira en se développant comme conséquence du remaniement des groupes sociaux par la science et l'universalisation qu'elle y introduit » (6).

Le XXIe siècle témoigne de cette extension comme de ce développement. La masse, en effet, a pris le relais du père – ce père que certains discours voudraient restaurer en faisant preuve d'une dérive autoritaire manifeste. Le père comme exception a été articulé logiquement par Lacan : il n'est pas représentable, car réel. Je veux dire que seule une écriture logique, et non plus un mythe, avec tout son imaginaire, peut le situer et non dire ce qu'il est. D'où la pluralisation des signifiants qui le nomment.

La famille et toutes les formations institutionnelles sont des créations humaines et sont donc susceptibles de tomber en désuétude, de subir des modifications et d'être remplacées par de nouvelles créations. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne doive pas s'y intéresser, mais les signifiants s'usent et leur usage finit par les rendre inopérants.

On a plus d'une fois entendu que si les femmes étaient au pouvoir, cela changerait les choses, quant au traitement de l'autre, de l'étranger. On a pu avoir en France la preuve que non, et on a évité le pire. D'autres pays ont une femme à leur tête et j'ai aussi entendu dire que si l'Allemagne faisait un tel accueil aux migrants, c'était parce que madame Merkel était une femme. Une femme, certes, où se profile l'image de la mère qui a beaucoup et qui donne ce qu'elle a. Ne poursuivons pas dans ce sens car ce type de discours tourne en rond et relèverait de l'idéologie œdipienne, l'un des trois points perspectifs dont Lacan centre l'horizon de la psychanalyse en extension, après celui que nous avons évoqué – celui-là, par contre, est réel – de la montée en puissance de la ségrégation.

Le déclin du père, au plan symbolique, fait partie de ce que Lacan a éclairé comme étant une imposture, au sens qu'au lieu de s'en servir, et ce, pour chaque sujet différemment, on l'a envoyé balader. D'où cette égarement de la masse et sa quête de rétablir un ordre qui va dans le sens de la ségrégation, à travers l'homme (ou la femme) providentiel, voire un imposteur, et non pas dans le sens de la circulation des discours – j'insiste sur ce mot de circulation qui s'oppose au tournage en rond d'un seul discours. Le discours de l'analyste peut œuvrer pour cette circulation ou, en d'autres termes, pour qu'il y ait changement de discours. Le XXIe siècle est un vaste chantier dans lequel l'analyste a le devoir d'intervenir.

** Intervention prononcée au Forum* Zadig-*Wien sur « La peur de l'étranger – discours ou ségrégation », le 9 septembre 2017 à Vienne, sous la direction d'Avi Rybnicki et Gil Caroz*

1 : Freud S., *Le malaise dans la civilisation*, trad. B. Lortholary, Coll. Points Essais, 2010, pp. 114-126.
2 : *Ibidem*, p. 117.
3 : Freud S., *Le malaise dans la civilisation*, PUF, p. 91.
4 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 219.
5 : *Ibidem*, p. 220.
6 : Lacan J., « Proposition du 9 octobre sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris Seuil, 2001, p. 257.

La peur de l'étranger

par Gil Caroz

Je me risque à dire que notre choix de parler, à Vienne, de la peur de l'étranger est une sorte de lapsus, un retour du refoulé. Le premier réflexe d'un psychanalyste serait plutôt d'évoquer la phobie ou l'angoisse. Mais il me semble, qu'à Vienne, une certaine tradition met l'accent sur la peur de l'étranger – ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de haine également. Il s'agit de la peur de ce que représentait l'empire Ottoman, perçu comme la domination par un peuple d'une culture très différente, avec des habitudes incompréhensibles et surtout d'une certaine violence, voire d'une certaine cruauté (1).

Peur et méfiance se situent d'ailleurs de part et d'autre, et trouvent leur source dans le deuxième siège Ottoman de la ville de Vienne qui eut lieu en 1683. Son récit semble être un des mythes fondateurs d'un conflit culturel entre l'Occident et l'Orient. On peut entendre aujourd'hui encore, dans les discussions de café ou les débats politiques en Turquie, des regrets concernant l'échec de ce siège comme étant une occasion ratée pour la Turquie de dominer l'Europe (2).

Cette peur ou hostilité est donc réciproque. Cette réciprocité rejoint la première théorie psychanalytique concernant l'angoisse que l'autre peut susciter et qui s'organise autour du concept freudien de l'inquiétante étrangeté, l'*Unheimliche*. Ce que je vois dans l'étranger et qui me fait peur est la chose qui m'est la plus familière. Dans cette topologie particulière, l'extérieur et l'intérieur, le plus étranger et le plus intime, se rejoignent. La tache noire que je vois dans l'autre et qui me fait peur est en moi. C'est ma propre « mauvaiseté » que je vois dans l'autre. Ce phénomène est décrit par Freud de façon qui ne manque pas

d'humour, dans une note en bas de page du texte éponyme. Voyageant dans un train, il se lève pour aller aux toilettes quand il voit surgir devant lui un vieillard laid qui l'effraie. Il lui faut quelques secondes pour reprendre ses esprits et constater que ce vieillard n'est autre que lui-même, la porte étant couverte d'un miroir (3).

Ce rapport en miroir, cette réciprocité contient un message : « là où tu as peur de l'autre, là où tu le hais, regarde-toi dans le miroir. Est-ce que ce que tu hais chez l'autre n'est pas à ton image ? » Mais la psychanalyse n'est pas un conte de fées. C'est une science de l'amour qui, en tant que telle, élabore tout un savoir sur la haine comme étant un affect beaucoup plus authentique et lucide que l'amour. On sait la critique freudienne par rapport au précepte religieux « Aime ton prochain comme toi-même », qu'il désigne comme étant « la plus fière revendication » (4) du christianisme. Freud souligne qu'« une fois que l'apôtre Paul eut fait de l'universel amour des hommes le fondement de sa communauté chrétienne, l'extrême intolérance du christianisme envers ceux qui restaient en dehors en était devenue une conséquence inévitable » (5). Ainsi, la haine ne se réduit jamais à zéro, elle trouve tout simplement à se localiser autrement. L'amour entre les membres d'une communauté rassemblés autour d'un idéal se paye toujours d'une haine pour l'extérieur.

On connait aussi la critique camouflée que Freud adresse à Einstein quand celui-ci lui pose la question « Pourquoi la guerre ? ». À bien lire, on conçoit que ce que Freud lui répond est que, bien-sûr, le fait qu'il y ait des guerres est fâcheux, mais ce qui est encore plus fâcheux, c'est qu'il y ait des gens qui posent cette question, comme si cette dimension de l'humain leur était étrangère. C'est donc une question marquée par un *ne rien vouloir savoir* sur l'humain, particulièrement sur la pulsion de mort ou sur l'agressivité. La thèse psychanalytique dirait que lors d'un conflit, plus on méconnaît sa propre tendance à la guerre, plus grand est le danger de guerre. En quelques sorte, pour qu'il y ait une chance quelconque de paix ou de ce que les politiques aiment à appeler aujourd'hui le « vivre ensemble », il faut savoir ce qui nous sépare de façon irréductible les uns des autres.

Parlant de la peur de l'étranger, nous ne pouvons pourtant pas en rester là. Il y a d'autres niveaux. J'ai dernièrement rendu visite à un groupe de psychanalystes à Londres. Quelle ne fut pas ma surprise quand le douanier m'a tendu sa main couverte d'un gant en plastique pour prendre mon passeport. C'était le même genre de gant que mettent les médecins lors de leurs interventions sur le corps du malade. Je ne sais pas s'il portait des gants parce qu'il avait peur que je lui transmette une maladie ou bien parce qu'il avait peur de me transmettre, à moi, ses maladies à lui. Mais je me suis rappelé à ce moment-là d'un témoignage que j'avais entendu une semaine auparavant, lors d'un congrès européen de psychanalystes à Bruxelles, de la bouche du médecin italien de l'Île de Lampedusa, à 200 km de la côte nord-africaine. Ce médecin accueille les migrants qui arrivent sur l'île, fuyant l'insupportable de leur pays d'origine, dans des conditions de risques extrêmes, entassés comme une masse de corps dans des bateaux exploités par des passeurs qui leur font payer cher cette traversée de la mer. Le docteur Bartolo soulignait que lui et son équipe ne portaient aucun masque de protection contre les « maladies » des migrants, car un migrant n'est pas un malade. Cela contraste avec d'autres équipes comme celle de la police et les équipes sanitaires européennes, présentes elles aussi sur le quai pour accueillir les migrants, mais couvertes de la tête aux pieds d'une combinaison étanche afin de se protéger.

Le psychanalyste ne peut s'empêcher de reconnaître dans cet hygiénisme un symptôme obsessionnel des plus courants, celui de l'isolement, qui se traduit par un « ne pas toucher », de peur d'un danger, de contracter des maladies, des microbes, etc. Si l'obsessionnel est un grand haineux qui se présente comme un grand amoureux, c'est aussi l'expert d'un mécanisme de défense que Freud appelle « l'isolation ». Il s'agit d'une isolation de ses pensées afin qu'elles ne le renvoient pas, par association, à des événements traumatiques. Mais il s'agit aussi d'une isolation du corps, que Freud appelle « le tabou du toucher ».

Cet évitement de toucher qu'est l'hygiénisme obsessionnel est une tentative de se défendre de ses propres pulsions agressives et sexuelles envers l'autre. Il n'est donc pas bien méchant. Il est même régulateur de la pulsion. C'est bien évidemment différent quand on considère que la nation est un corps et qu'une minorité au sein de celle-ci est un cancer qu'il faut éliminer. Nous savons que cette approche médicale de la politique, cette biopolitique, peut conduire, a conduit dans le passé et conduit toujours, non pas à un évitement du toucher, mais bien au contraire à une isolation et ensuite une éradication de l'étranger sous couvert d'une désinfection du corps de la nation. L'hygiénisme hitlérien est délirant, il n'est pas à confondre avec une obsession. S'en déduit toute la méfiance que nous devons avoir quand l'Etat s'occupe de santé publique. Quand il s'occupe trop de notre santé, il finit par s'occuper aussi de notre mort. C'est le cas actuellement en Belgique, où l'euthanasie est proposée à des malades mentaux – une des incarnations de ce qu'on appelle « l'étranger ».

La psychanalyse ne condamne pas la peur de l'autre en tant que telle. Celle-ci fait partie de l'humain et de ses pathologies qui proviennent du fait qu'il est un animal parlant. Quand on parle, on a des fantasmes, des symptômes. Quand on parle, on délire. Mais il ne suffit pas de se dire que la peur ou la haine de l'autre ne sont que des fantômes dépendant de la névrose ou la psychose de chacun de nous. La psychanalyse n'est pas une pratique de négation du réel. La question est de savoir quel est le réel en jeu dans cette peur de l'étranger.

Il y a la dimension de la peur de ma propre « mauvaiseté » que je repère dans l'autre. Il y a aussi la peur symptomatique de l'hygiénisme obsessionnel, qui est finalement une mesure prise contre la pulsion violente. Les choses se compliquent quand la mauvaiseté de l'Autre, cette tache noire dans l'autre, se réalise. Nous ne sommes plus alors dans la dimension de la haine et de l'amour. Nous ne sommes plus face à un symptôme psychique. Nous sommes alors face à la chose la plus proche de ce qu'on appelle en psychanalyse la pulsion à l'état pur. Les fantasmes et les symptômes psychiques sont des *Ersatz* par rapport à

la pulsion. Par exemple, au lieu de m'attaquer à l'autre, je développe une phobie le concernant. Dans une intervention récente sur les « Enfants violents » (6), Jacques-Alain Miller indiquait que la violence se produit justement quand il n'y a pas d'*Ersatz* de la jouissance – terme lacanien pour dire la pulsion de mort.

Il arrive donc que nous soyons confrontés à une manifestation réelle de la pulsion de mort, à un autre qui ne nous fait pas seulement peur, mais nous angoisse et produit ainsi un effet réel dans notre corps. Je pense à la propagande Daesh, en tant qu'elle est rendue possible par un développement technique contemporain que Freud n'a pas connu. L'effet de la vision d'une vidéo de décapitation a bien-sûr un effet sur nos idées et nos opinions. Ces vidéos produisent sans doute une peur de cet étranger capable d'une telle atrocité. Mais ces idées et ces opinions, cette peur sont une construction secondaire par rapport à un effet réel d'angoisse que ces images forcent, non pas seulement sur notre psychisme, mais directement sur notre corps. Le psychisme est un filtre de discours, mais la vision de l'insupportable laisse une trace sans médiation dans le corps. Le trauma que provoquent ces images, dont l'impact dépasse le moment de leur vision, n'est pas un message ; c'est, comme l'angoisse, le signe d'un danger réel qui ne trompe pas.

Nous ne sommes plus aujourd'hui à l'époque où l'empire Ottoman venait se confronter à l'Occident aux portes de Vienne. La frontière entre « nous » et « eux » n'est plus dessinée de façon aussi claire. Cette répartition géographique des nations appartient au passé. Ce « monde d'hier » – pour reprendre la formule d'un auteur viennois – obéit à la logique des foules telle que Freud l'a formulée et dont les paradigmes sont l'Armée et l'Eglise : l'amour pour ceux de chez nous, la haine adressée à ceux qui sont à l'extérieur de notre collectif.

Nous devons donc, nous appuyant sur la doctrine lacanienne, penser les collectifs autrement : avec des frontières fragiles et un point de fuite, comme les ensembles ouverts dans la théorie mathématique. Une fois la frontière qui sépare le « nous » et « l'autre » reconnue poreuse, apparaît le relief des singularités radicales de chacun. C'est dire que, sur le même territoire, vivent des masses de gens que rien ne rassemble, qui n'ont rien en commun, qu'on ne peut collectiviser, qui sont mêmes parfois ennemis les uns pour les autres. Une fois qu'on reconnaît cela, c'est-à-dire que l'ennemi est à l'intérieur, ou encore que le mode de jouissance de chacun est profondément singulier et inconciliable avec le mode de jouissance d'un autre, nous avons plus de chance de construire une société un peu plus paisible. En effet, comme le disait Itzhak Rabin, c'est avec l'ennemi qu'on fait la paix.

Il ne s'agit pas donc pas collectiviser l'incollectivisable. Cela amène au pire. Afin d'éviter de se raconter des contes de fées, il s'agit de faire des distinctions entre les cas où la peur et la haine sont discursives, des *Ersatz*, et ceux où l'autre ne trouve pas de substitution à sa violence. Quand l'autre ne symptomatise pas sa violence, qui menace les intégrités des corps, nous ne sommes plus dans la zone de l'amour et la haine. Le danger est alors réel et il ne nous reste plus d'autre choix que de combattre cette menace (7).

Intervention prononcée au Forum Zadig-*Wien sur « La peur de l'étranger – discours ou ségrégation », le 9 septembre 2017 à Vienne, sous la direction d'Avi Rybnicki et Gil Caroz*

1 : Cf ici
2 : Cf ici
3 : Freud S., *L'inquiétante étrangeté*, Paris, Gallimard, 1985, 257.
4 : Freud S., *Le malaise dans la civilisation*, Paris, Points-Essais, 2010, p. 115.
5 : *Ibid.*, p. 124.
6 : Miller J.-A., « Enfants violents », intervention de clôture de la 4e journée de l'institut de l'Enfant, à paraître *in* L. Dupont & D. Roy [s/dir.], *Après l'enfance*, Navarin, coll. La petit Girafe, 2017.
7 : Cf. Miller J.-A., « En direction de l'adolescence », *Après l'enfance*, *op. cit.*

LECTURES

Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir ?

par Fouzia Taouzari

Le dernier livre de Rachid Benzine, *Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir ?* (1), m'a fait penser à un rêve rapporté par Freud et commenté par Lacan : « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? (2) ». Ce rêve est celui d'un père qui, après avoir veillé le corps de son fils mort, laisse un vieillard prendre la relève et s'endort. Il fait alors le rêve suivant : l'enfant, debout à côté du père, lui fait signe pour le réveiller et lui dit : « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? ». Ce rêve a un effet de réveil. Lorsque le père sort de son sommeil, que voit-il ? Il voit le corps de son fils entouré de flammes, une bougie ayant mis le feu aux linges qui l'entourent. Pourquoi Lacan reprend-il ce rêve ? Ce rêve pointe plusieurs choses : il est à lire comme un reproche adressé au père par la voix de l'enfant. Comme le précise Lacan, c'est ce reproche qui provoque un effet de réveil, de sursaut, chez le père. Ce cauchemar le renvoie à son impuissance même. Reviviscence d'un trauma non résorbable par le symbolique. Trauma d'un réel indicible, innommable, qu'est la perte d'un enfant.

Rachid Benzine, quant à lui, met en scène une correspondance épistolaire entre un père – érudit, islamologue et philosophe – et sa fille Nour – étudiante de vingt-et-un ans en philosophie partie rejoindre l'État islamique. C'est par le biais de la fiction que Rachid Benzine donne corps aux familles et aux jeunes radicalisés. La fiction, contrairement à un

essai, vise à toucher le lecteur en suscitant ses affects : celle de faire vibrer la corde des émotions. Rachid Benzine raconte, tisse par les mots l'indicible. Ce récit dévoile au fur et à mesure que l'on avance dans la lecture les fêlures qui habitent Nour avant de se radicaliser. L'une d'elles se loge dans son être même qu'elle qualifie de « larve effrayée, esclave de son apparence et du regard des autres (3) ».

L'acte de Nour – celui de se radicaliser et de rejoindre l'EI – brise le pacte père-fille. Cet acte plonge le père dans une profonde perplexité. Il a toujours inculqué à sa fille un islam des lumières. « Mais toi, pourquoi toi ? Tu restes une énigme pour moi (4) », lui écrit-il. Nour par son acte met au défi son père, dénonçant « l'imposture » de son monde. Plus fondamentalement, elle rencontre là l'imposture du signifiant qui peine à cerner le réel auquel elle se heurte. Elle lui dit : « Depuis la mort de maman il y a quinze ans, tu as consacré tout ton temps à m'éduquer, à m'enseigner la philosophie comme si j'étais l'une de tes étudiantes. (5) ». Par cet acte elle pense se sortir de la prison du père : « Tu croyais m'élever dans la liberté, mais tu ne faisais que reproduire un carcan dont tu es toi-même prisonnier. Tu croyais faire de moi un être conscient, mais tu m'as murée dans l'aveuglement. (6) » Il n'en est rien puisque la prison qu'elle dénonce n'est autre que la sienne propre. Nour ne peut pas se loger dans le discours établi du père, il n'est fait selon elle « que d'impostures […] la vraie vie n'est pas là (7) ». Elle n'est pas dupe des semblants transmis par le discours de l'Autre.

Fondamentalement, Nour témoigne du trou dans le symbolique pour nommer son être – elle est « une larve effrayée ». À la recherche d'une certitude qui dirait qui elle est, elle vient loger l'énigme de son être de femme dans un idéal – « La femme musulmane » – écriture universelle face à l'absence d'une écriture de *La* femme qui n'existe pas. C'est au nom de cet universel de *La* femme qu'elle peut circuler dans le discours du radicalisme dont elle accepte toutes les injonctions pour coller à cet idéal et parer ainsi à sa détresse subjective, à défaut du voile du fantasme. Mais, comme tout idéal, il est leurre et mensonge.

Dans ce dialogue de l'impossible accord, seul l'amour permet de maintenir le lien père-fille. Cette correspondance témoigne du lien de parole qui humanise au-delà des divergences. Rachid Benzine par la voie du discours produit un effet de réveil. Le rêve rapporté par Freud peut être repris ainsi : *Ne vois-tu pas que… je brûle dans mes silences, dans mon isolement et dans mon rejet de ton monde ?*

Comment accompagner ces jeunes avant qu'ils ne rompent tout lien ? Comment les aider à trouver des appuis solides pour la cause de leur propre désir ? Comment leur permettre de se battre avec les mots, la langue, pour affronter la vie ? La psychanalyse peut être, à ce titre, salvatrice pour celle ou celui qui en fait le pari. Elle ouvre à l'invention qui permet à chaque *Un* de trouver à sa mesure un savoir-y-faire avec la jouissance et avec son être d'homme et de femme en devenir. L'enjeu actuel est de faire barrage à cette idéologie qui se nourrit de la moindre faille pour gangréner amour, désir et jouissance.

1 : Benzine R., *Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir ?*, Paris, Seuil, 2016.
2 : Freud S., *L'interprétation des rêves*, p.551, 577, 593, 614, repris par Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1990, p.35-68.
3 : Benzine R., *Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir ?, op. cit.,* p.32.
4 : *Ibid., p. 82.*
5 : *Ibid., p. 11.*
6 : *Ibid., p. 32.*
7 : *Ibid.*

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI**.**